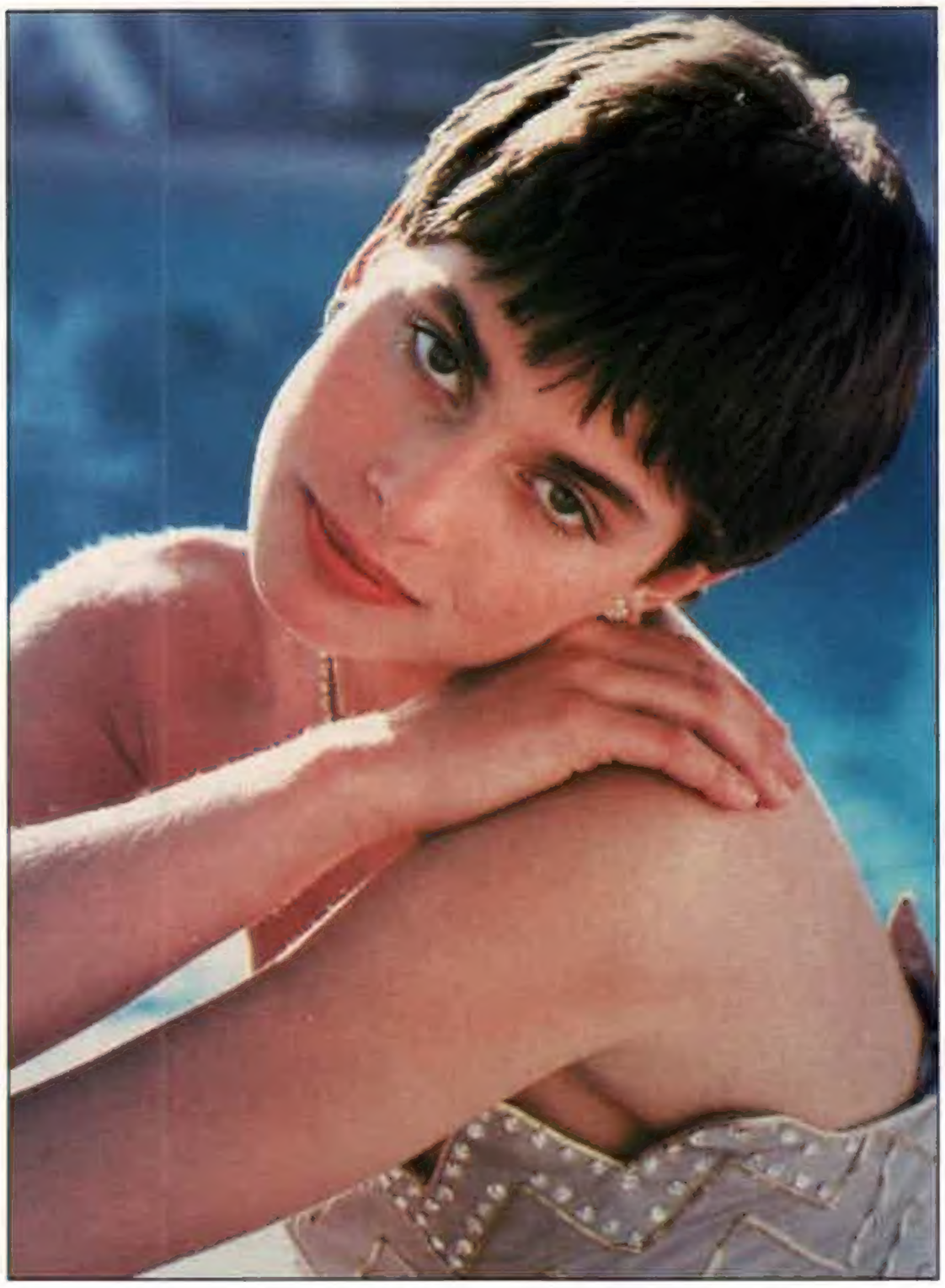
Nastassia KINSKI

Née cinématographiquement en 1975 à l'âge de treize ans, Nastassia Kinski est parvenue grâce à un choix intelligent et instinctif de ses rôles à rallier tous les suffrages de la profession et des spectateurs. Pas une seule personne qui puisse déclarer au hasard d'une soirée ou d'une quelconque discussion que la Kinski ne mérite pas l'adjectif d'actrice ; plus un seul article journalistique qui n'évoque pas à son propos les frémissements d'Ingrid Bergman ou le sex-appeal de Brigitte Bardot. Féminine, passionnée, séduisante et exigeante, Nastassia Kinski répond à nos désirs et délires au-delà de toutes espérances.



Fille d'un Polonais et d'une Allemande, l'écrivain Ruth Brigitte, Nastassja (le j a de nos jours disparu) Nakszynski a eu le bon goût de naître le 24 janvier 1961 à Berlin puis de supporter, toute son enfance durant, les éclats sexuels de son père. A tel point qu'elle-même n'existait pas, éclipsée par la réputation de baiseur fou de Klaus. Les incroyables mémoires de celui-ci vous en diront plus long. Kinski, père de famille ! Impensable. Et pourtant, elle tourne maintenant. Et même plutôt bien ; que du très bon (ou presque) avec talent et beauté. Deux atouts qui ont magnifiquement évolué au fil d'une assez courte carrière. Tout a commencé en 75 lorsque Wim Wenders l'a remarquée au cours d'un modeste concert de rock ; mais pas dans la foule comme certains pourraient le penser, non, sur la scène où elle se produit comme danseuse et choriste. Wenders lui cause cinéma et l'engage pour **Faux Mouvement.** Fin du prologue duquel subsiste un rôle de muette mystérieuse ; sur l'écran seulement car Nastassia, elle, a rapidement tout oublié.

Polyglotte (elle n'a pas cessé de voyager), polyvalente (danse, chant et comédie), poly tout ce qu'on veut (c'est tout juste si elle n'a pas expérimenté le Kibboutz comme mode de vie), elle travaille en tant que mannequin, tourne une suicidée dans un téléfilm allemand (**Reifezeugnis** de Wolfgang Petersen), séjourne en Angleterre le temps d'**Une Fille Pour le Diable** (Peter Sykes) -intégralement nue, elle y excite la libido d'un prêtre maléfique interprété par Christopher Lee-, part au Vénézuela, revient, repart aux USA accompagnée de sa mère, suit en touriste les cours de l'Actor's Studio, retourne en Allemagne, pose de nouveau à poil dans **Deux heures de colle pour un baiser** du français André Farwagi, et s'exile en Italie en 78 où elle succombe définitivement au 7e Art. Ouf !

De cette adolescence tumultueuse et indécise, Nastassia aura conservé la volonté d'éclater les frontières, de découvrir de nouvelles gens, de nouvelles langues, de cultiver les paradoxes (planquée dans une peau d'ours dans **Hotel New-Hampshire** ! Les exemples abondent) et surtout d'agir par coups de foudre. Tourner, pour elle, passe par le besoin fondamental d'être en harmonie complète avec l'œuvre choisie, d'être en parfait accord avec les auteurs qu'elle rencontre. Et ce, qu'elle soit ou non mue par une force intérieure. Cette ère de communion personnelle date du jour où Polanski lui demande de

◀ Deux heures de colle pour un baiser

lire "Tess", le roman de Thomas Hardy. Nastassia venait alors d'achever **La Fille** (Alberto Lattuada) où on exploitait une fois de plus son corps gracile de femme-enfant, et com ptait bien sur le cinéma pour la faire sortir de son impasse. Polanski avait déjà songé à elle pour un film qui aura mis 10 ans à se monter, **Les Pirates**, mais le projet tombant momentanément à l'eau (forcément !) Roman se rabat sur Tess d'Urberville. En fait, Polanski est venu s'immiscer dans la vie de Nastassia d'une façon identique à celle de Mastroianni dans **La Fille** : opération séduction, suivie d'un comportement de père et d'amant, de conseiller et confident.

Une relation qui affinera le côté indépendant de cette actrice, promise dès **Tess** à une excellente carrière internationale. La nymphette devient femme; 9 mois de tournage douloureux puis l'immense bonheur d'un vrai rôle, solide et délicat, qu'elle traverse avec innocence. **Tess** suscite l'enthousiasme à Cannes (nous sommes en 79) et Berri (le producteur), emballé, emmène Nastassia chez son ami Coppola. Qui s'empresse de la soudoyer et de lui offrir une place au sein des récents studios Zoetrope.

Elle accepte de s'aventurer en pays électronique mais entre **Tess** et **Coup de Cœur** viendra s'intercaler **La Féline**, le remake de Paul Shrader. La paysanne mélancolique s'est transformée en une vierge sensuelle et crédible, en une jeune femme moderne; cheveux courts et yeux de velours; qui se change en panthère avec l'orgasme. Fascinant.

D'un saut félin, Nastassia retombe en plein clip d'ordinateur, orchestré par Coppola. Dans un monde de personnages rendus éthérés par une image volontairement artificielle, elle représente la femme de rêve au sourire allumeur, une fée de l'amour en équilibre sur le fil de la vie; ou plutôt de la nuit, cette nuit-là, aux décors de néons et de carton pâte, de lumières vives et de cloisons trouées.

Tess, La Féline, Coup de cœur, trois films aussi différents que possible; trois réussites, trois rôles en or pour une mise sur orbite. Nastassia est désormais une star et la star se pointe chez nous. Evénement. (Passons sous silence le film purgatoire de James Tobak, **Surexposé**, sombre histoire de terroristes et totalement inaboutie. L'erreur est humaine). D'un clip à l'autre, du superficiel à l'onirique, du terminal à la Louma, et d'une vamp à l'autre, rieuse dans **Coup de cœur**, pensive dans **La Lune dans le Caniveau**, Nastassia est là, de plus en plus mûre, captant la caméra en grande professionnelle mais toujours indéfinissable, impénétrable. Ces **gestes, ce visage, ce sont** les siens, ils semblent **nous dire, contentez-**vous de regarder. Nastassia ne s'est jusque là **jamais livrée complètement**.

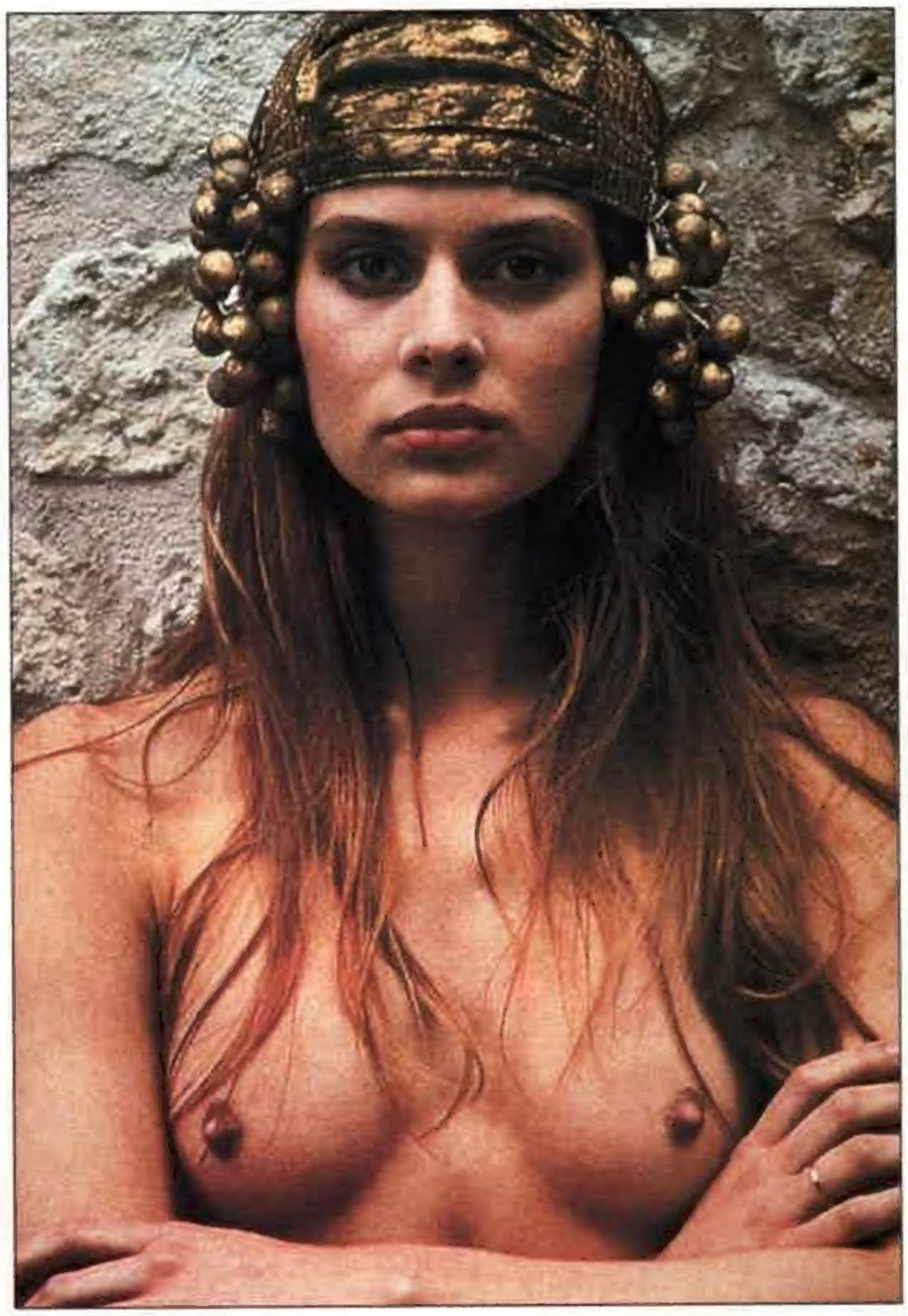
Et ce ne sera pas **Faut pas en faire un drame** (Howard Zieff) qui infirmera cette façon d'être; encore moins **Hotel New-Hampshire** (Tony Richardson) puisqu'on ne la voit quasiment pas. Ces deux comédies, l'une hilarante (quand Dudley Moore à moitié endormi poignarde Armand Assante avec une spatule en bois, la salle est loin d'être de marbre), l'autre douce amère, plus ce qui va s'enchainer, se déchainer, démontrent à merveille que le potentiel de l'actrice trouve sa plénitude dans un registre purement dramatique et poétique.

Maintenant, mesdames et messieurs, une minute

▲ La fille — Une fille pour le Diable ▼

de recueillement **pour** rendre hommage au discernement magnifique de Nastassia Kinski qui, au sortir de l'année 83, va aligner en 2 ans trois absolus chefs-d'œuvre (les doigts m'en tremblent) : **Paris Texas** de Wim Wenders, **Marias's Lovers** d'Andréi Konchalovsky et **Harem** d'Arthur Joffé. On peut aussi accessoirement applaudir ces trois très grands metteurs en scène.
Extraordinaire de présence et d'émotion, cernes accentuées, tignasse blonde et filasse, Nastassia nous apparait dans **Paris Texas** derrière une glace de peep-show et prend la place du spectateur en écoutant le long monologue d'Harry Dean Stanton. Au fur et à mesure de la scène, la charge émotionnelle de ce discours et de cette attente devient si intense, que le jeu des comédiens, presqu'impalpable, touche à l'insondable, cet inconscient collectif source de nos cris et de nos angoisses. On pleure, longuement et en silence (le premier qui se marre en lisant celà, je lui décolle la peau au lance-flammes).
On pleure un peu moins à **Maria's Lovers**, mais l'atmosphère mise en image par le russe Konchalowsky ne prête pas au rire : sage comme les blés, bandeau de pucelle au front, boucles d'oreilles en forme de croix, regard tendre puis apeuré, Maria attend ardemment qu'Ivan, de retour de la guerre, veuille bien lui faire perdre sa virginité. Aussi à l'aise dans une communauté yougoslave de Pennsylvanie qu'en paysanne du Wessex **(Tess)**, Nastassia dévoile enfin ce qu'elle gardait d'intime, le désir de tout connaître, de tout vivre, la peur de ne pas pouvoir se réaliser pleinement. Maria/Nastassia, par ses craintes transparentes, est tout bonnement sublime.

▲ La féline **Harem** ▼



Année 85, année sabbatique, la comédienne s'occupe de son môme et de son mari égyptien.
Début 86, c'est l'éblouissement de **Harem**, film magique et complexe, somptueux cadeau d'un Français (Joffé) à une apatride (Kinski), d'un sheik musulman (Sélim) à une new-yorkaise (Diane). Une rencontre dont on ne peut sortir qu'enrichi ; la collision de deux univers, de deux cultures, de deux tempéraments, dangereuse, profonde et fructueuse. Car il s'agit avant tout de pureté, de respect et de compréhension mutuelle ; Joffé, Kinski, Sélim et Diane ne sont pas près de vendre leur âme au diable. Elégante et troublante, Nastassia subjugue par sa facilité à se couler dans la peau de ceux qu'elle aime et admire ; Diane devait à coup sûr en faire partie.

Alain Charlot

P.S. : Ce portrait ne serait pas exhaustif si l'on omettait de mentionner un téléfilm allemand sur la vie de Schumann, **Fruhlingssymphonie** de Peter Schamoni, et le **Révolution** de Hugh Hudson (86), film honnête au demeurant mais dont le montage final laisse peu de place à une Nastassia Kinski égarée et répétant sans discontinuer et sans qu'on comprenne pourquoi, "je vous aime, je vous aime".

Nastassia KINSKI

Une fée de l'amour en équilibre sur le fil de la vie

PREMIERE

Le Magazine du Cinéma

DEPARDIEU
DANS "LE GRAND FRERE"

UNE STAR EST NÉE
NASTASSIA KINSKI

Tout sur la troublante fille de rêve de "La féline" et du nouveau Co

PREMIERE

Pour mieux choisir les films qui vous plairont vraiment.